

suite de JOURNEE DES AMERICAINS

reconnaissance fut bien impossible. Mais aux jours anniversaires, le pays enfin libéré, voulut montrer combien il appréciait le dévouement de ces jeunes aviateurs.

La solennité du souvenir se déroula en trois étapes. Ce fut d'abord en notre église un service très solennel chanté par la Chorale paroissiale. Aux premiers rangs d'une assistance très dense, avec les municipalités de Saint-Symphorien et des environs, on remarquait le Préfet du Rhône avec Mme Longjambon, le consul des Etats-Unis avec une importante délégation de l'armée américaine, des officiers supérieurs de l'armée française. Le Cardinal Gerliet avait manifesté un grand regret d'être empêché ce jour-là.

Sitôt après l'office, on se rendit en foule par tous les moyens sur les lieux de l'accident, sur la route de Duerne, près du moument qu'on y a érigé par souscription, d'un art sobre, bien approprié à l'événement. Après la bénédiction et une prière pour les victimes, plusieurs discours nous firent revivre ces tristes temps de l'occupation, des expéditions nocturnes, procurant l'armement nécessaire aux groupes de la résistance, pour ces coups de main réussissant souvent à inquiéter l'ennemi, à disperser ses forces, à l'empêcher d'arriver à temps dans une attaque importante. Il nous sembla assister au drame de la Courtine et aux émotions de nos résistants.

La troisième étape fut à Saint-Martin, où reposent provisoirement les six aviateurs

morts dans l'accident même. Après la visite à leur tombe commune, le repas réunissant les diverses autorités et délégations, les toasts qui y furent prononcés manifestèrent clairement que le Etats-Unis et la France sont et veulent rester fraternellement unis, et que le sacrifice des sept victimes de la Courtine est un heureux gage de notre fraternité. Nous apprenons que ces sept morts ont été exhumés le 10 septembre pour être rapatriés.

On a pu écrire à la mère de celui qui fut soigné et mourut chez nous. Cette mère, qui n'avait que ce fils, s'est montrée très touchée des soins dont il fut entouré à ses derniers moments et de la grande manifestation de sympathie reconnaissante à ses funérailles.

LE SCRATCH DU 15 AOUT 1945**Le sauvetage du blessé et ses funérailles**

D'après Joseph Besson dans son livre « Chronique des années sombres »

Après le scratch de l'avion, tout en feu, « Germain et Gilbert Zanotti venaient de retirer du brasier, à plus de cinquante mètres de la carlingue, le corps d'un aviateur atrocement brûlé et hurlant de douleur. » Au moment du choc, « vraisemblablement posté à l'arrière ou au milieu de l'appareil, il fut catapulté hors de la carlingue disloquée. » Il fut d'abord « transporté en toute hâte dans la ferme de chez Bonnier. » Vu la gravité de ses blessures qui lui « laissaient peu de chances de survie, il fut décidé de l'évacuer sur l'hôpital de Saint-Symphorien. »

« Joseph Murigneux fut chargé d'aller chercher Albert Maurice dont la camionnette au gazo-bois était stationnée en attente, sur le versant Duernois. » Il fut ensuite « acheminé vers Saint-Symphorien accompagné d'Etienne Billard et de Jean Duthel de Sainte-Foy... »

« Il fut installé dans la salle des soins où arrivèrent bien vite les Docteurs Allégret et Margot qui confirmèrent que l'état du blessé était désespéré. » Ils le soulagèrent par « des piqûres et des applications apaisantes. » « Les lambeaux de vêtements collés à la peau rendirent très difficiles les soins que lui prodiguèrent avec tant de délicatesse les dévouées et inlassables Sœurs de l'Hôpital, Sœurs Bernard, Geneviève, Joseph, Thérèse, Marguerite... »

L'aviateur fut transféré ensuite à la salle Saint André, « dans un état semi-comateux. » « D'une résistance physique exceptionnelle », il tint le coup quarante-huit heures, décédant dans la nuit du 17 au 18 août. « Sa dépouille mortelle fut déposée à la Chapelle mortuaire de l'hôpital- où elle reçut l'hommage de très nombreux Pelauds. Il fallut vite organiser les funérailles. Elles durent avoir lieu de bonne heure. Joseph Besson, occupé par ses tâches de responsable, n'y assista pas. Cantonné à St Appolinaire, il apprit cependant à 9h30, de la voix de Michel (Benoît Odin) comment elles s'étaient déroulées. « Elles donnèrent lieu à une bien émouvante cérémonie à laquelle tint à participer l'énorme majorité de la population... La levée de corps eut lieu dans la cour de l'hôpital ; le cercueil recouvert du drapeau américain fut accompagné jusqu'au cimetière par la rigide haie que composait le corps franc de Tito. Il fut inhumé provisoirement dans le caveau de la famille Carteron. » Le fils cadet était citoyen américain. Joseph Besson a illustré ces funérailles par trois photos, où l'on peut reconnaître de nombreux assistants.

Pourquoi les allemands n'ont-ils pas réagi ?

D'après Clément Fereyre dans son livre « Les Chapeliers de Rodolphe »

L'accident de l'avion s'est déroulé dans la nuit du 14 au 15 août. Il fut très vite connu de la population des environs et sans doute aussi des troupes allemandes stationnées à Chazelles qui s'occupaient des deux stations radars, fortes de 300 hommes.

La résistance locale et la population connaissaient bien leur existence. Et l'on craignait sans doute leur réaction. Certes, leur mission première n'était pas de lutter contre les résistants, mais d'assurer la bonne marche de leurs stations, c'est-à-dire de repérer les vols de l'aviation alliée dans un rayon de près de 200 kms et de les signaler à leur base aérienne de Bron pour que leurs avions aillent les prendre en chasse. Aucun des avions venus parachuter sur la zone de Saint-Sym n'a été l'objet d'une telle attaque. Surprenant ! et toujours inexplicable.

Le 14 août, le lieutenant Reiff, commandant la base de Chazelles, avait envoyé à Yzeron une trentaine d'hommes dans trois camions L.K.W. pour aller chercher du bois de gazogène. Ils tombèrent sur un détachement de maquisards chazellois du groupe GMO Liberté qui en tuèrent 16 et firent les autres prisonniers. Ce fut le premier et seul accrochage sérieux à notre connaissance entre les troupes allemandes cantonnées à Chazelles et les maquis locaux. Le lieutenant Reiff, très affecté par ces pertes, écrira plus tard : « C'était seize de nos meilleurs soldats qui avaient péri. » Cette victoire des résistants l'a-t-elle dissuadée d'intervenir ? Le lieutenant allemand avait aussi des préoccupations plus immédiates : vu l'avancée des alliés qui remontaient du Midi et vu les actions victorieuses de la résistance dans la Loire, devait-il se préparer à quitter les lieux, évitant à ses hommes d'être tués ou faits prisonniers ? Il ne risquait donc pas de venir à St-Sym empêcher les funérailles d'un aviateur américain.

suite page 4